

noms de la littérature française: leurs œuvres ayant été décortiquées sous mille angles, on a l'impression qu'ajouter quelque chose serait inévitablement tomber dans la redite, dans la redondance. Pourtant, un écrivain prolifique comme Georges Simenon recèle encore des mystères ou du moins des aspects de sa personnalité ainsi que de son œuvre peu explorés et Véronique Rohrbach est là pour nous le prouver.

Version abrégée d'une thèse de doctorat soutenue en 2015 à l'Université de Lausanne, ce travail met en lumière, en effet, une facette nouvelle du "mythe Simenon": celui de la correspondance que le romancier a entretenue avec ses lecteurs entre 1953 et 1973, date à laquelle il annonce qu'il ne rédigera plus de romans. Simenon, en effet, est un écrivain "à lecteurs" (et à lectrices!), un de ces hommes à succès qui s'est complu dans la célébrité. Il n'est donc pas étonnant de découvrir que 5556 lettres – toutes rédigées après 1949 – se trouvent au Fonds Simenon du château de Colonster, à Liège, et l'on peut sans peine imaginer l'immense travail d'analyse mené par Véronique Rohrbach.

Divisé en six chapitres suivis de quelques documents épistolaires placés en guise d'annexes, l'ouvrage cherche à sonder les liens qui se sont tissés entre le romancier et son lectorat. «Au travers des chiffres et du phénomène culturel et médiatique, c'est le souvenir de l'affection que des millions de lecteurs de par le monde ont porté à l'œuvre et à la personne de Simenon que ce livre vise à faire revivre et à étudier» (p. 8). Un lectorat que l'on découvre extrêmement bigarré, composé de gens issus de classes sociales variées, tous réunis par un point commun: celui d'apprécier une littérature de l'ordinaire, qui reflète leurs préoccupations, leurs rêves, leurs déceptions, bref, leur quotidien.

Rohrbach commence par se pencher sur le courrier des lecteurs en tant qu'«enjeux d'un corpus ordinaire» (chap. 1), un phénomène qui se développe à la fin du XIX^e siècle, au moment où des gens de différentes couches sociales se mettent à envoyer des missives aux écrivains qu'ils aiment. Elle s'intéresse à l'identité des lectrices et lecteurs, en démontrant qu'il est très malaisé de définir un profil type, tant au niveau de l'âge que de la provenance, du sexe ou de la classe sociale. L'impression qui se dégage est que Simenon touche un public assez hétéroclite (l'ouvrier, l'avocat, la patronne, la bonne à tout faire, l'intellectuel, la secrétaire...) et universel, puisque des missives lui parviennent du monde entier.

Une réflexion qui se poursuit dans le deuxième chapitre, au cours duquel sont établis des rapprochements entre le romancier et les écrits populistes, qui ont pris leur essor dans les années 1930, à une époque où le genre policier évolue dans le sens d'une «littérisation» (p. 76) et où la littérature de consommation est en pleine croissance. Simenon lui-même parlait de romans semilittéraires et il est question ici de la manière dont certains romans gris, tristes, parfois sinistres ont touché les lecteurs d'une manière ou d'une autre en mettant en scène le motif de la médiocrité.

C'est aux réactions des lectrices et lecteurs qu'est consacré le chapitre suivant – le plus consistant – c'est-à-dire aux motivations qui les poussent à dévorer les romans: le besoin de divertissement et d'évasion, bien sûr, mais aussi de réconfort face à la solitude, face à la dépression ou encore, en période de guerre, quand on vit la captivité. Il convient de remarquer à quel point les textes de Simenon font réellement du bien à son lectorat, lequel désire ensuite exprimer à l'écrivain, par le contact épistolaire, les bienfaits de la lecture. Grâce à de nombreux extraits de lettres proposés, on

découvre que certains épistoliers se livrent alors à des confidences, se permettent de lui faire des reproches sur telle ou telle enquête, demandent ou fournissent des conseils (par exemple pour écrire eux aussi), introduisent une requête. D'autres encore avouent avoir éprouvé le besoin de se rendre en reconnaissance sur les endroits décrits dans les œuvres simenoniennes, pour en respirer l'atmosphère, pour s'imprégner de l'ambiance voire vérifier l'authenticité d'un lieu. Des voyages qui prennent parfois l'allure d'un pèlerinage.

Les chapitres suivants traitent d'abord de l'assimilation de l'auteur à son œuvre, de l'amalgame Maigret/Simenon que l'auteur aimait entretenir (chap. 4) au point de presque ressembler physiquement à son personnage (ou viceversa), mais aussi du rôle attribué au destinataire des lettres (chap. 5). Tantôt vu comme un psychologue, comme un médecin, un guide spirituel, un conseiller moral, tantôt vu comme un père, un confident, un ami, Simenon est aussi celui à qui d'autres n'hésitent pas à demander une aide pécuniaire car – et c'est le thème du dernier chapitre – le romancier, au fil des ans, est devenu une vedette, une célébrité et cela se sait. Le ton des lettres les plus récentes prises en examen dans cet ouvrage montre qu'elles sont clairement adressées à un «grand écrivain»: à une star et certains ne manqueront pas de tenter de sensibiliser l'homme à leur situation financière personnelle.

Quelle que soit la motivation de l'expéditeur ou de l'expéditrice, le courrier des lecteurs se présente à la fois comme un miroir de leur propre vie et comme un témoignage à vif de la réception des œuvres. Ces missives sont rarement polémiques ou virulentes; elles constituent très souvent un témoignage de gratitude, d'admiration, de reconnaissance. Même teintées de reproches, elles représentent de toute façon un signe de considération, ce qui ne pouvait que plaire au plus haut point à un auteur qui s'est toujours soucie énormément de son image, qui a veillé à faire sans cesse croître sa popularité. Et Simenon – on le sait – de répondre au courrier de tous ses fans, de façon bienveillante la plupart du temps: une manière, probablement, de construire, au fil des ans, l'air de rien, sa légende.

[HUGUES SHEEREN]

Simenon et l'Italie, L. Demoulin et H. Sheeren (dir.), "Francofonia", 75, autunno 2018, 200 pp.

La creazione di un archivio dedicato a Simenon presso la Cineteca di Bologna, in collaborazione con il figlio dello scrittore John e con l'Università di Liegi, e l'ideazione di un'esposizione dei reportages fotografici realizzati tra gli anni Venti e Trenta (C. Cenciarelli, *Avant-propos: à la recherche de Georges Simenon*, à Bologne, pp. 11-15) offrono l'occasione di tornare sui rapporti dell'autore con l'Italia, mentre ci si prepara a celebrare il trentennale della sua morte. Come premesso dai due curatori nella loro colorita *Introduction* (pp. 5-10), si tratta di rapporti apparentemente esili eppure duraturi, che vengono affrontati in questa raccolta di saggi da diverse angolazioni: biografica, testuale e intertestuale, attenta alla vicenda editoriale e alla ricezione di una produzione immensa, la cui popolarità rimane legata, nonostante il vasto corpus dei romans durs pubblicati da Adelphi in tempi più recenti e qui ampiamente valorizzato, ai «Gialli Mondadori» e alla figura del commissario Maigret, incarnata sul piccolo e grande schermo italiano dal bolognese Gino Cervi.

Dei dieci viaggi in Italia, da quello per mare del 1934 alla *tournee* di conferenza organizzata da Mondadori nel 1967, rende conto puntualmente P. Mercier in merito ai tutto sommato reticenti *Souvenirs d'Italie et propos sur l'actualité dans les récits autobiographiques de Georges Simenon*, pp. 101-117. Analogamente, è un «l'Italie de complaisance» (p. 159) a emergere dal magma delle frammentarie *Dictees* degli anni Settanta prese in esame dal Presidente degli *Amis de Georges Simenon* J.-B. Baronian (*Et l'Italie dans tout cela?*, pp. 153-159). Ben oltre l'aneddotica va il doppio ritratto fornito da M. Geat di *Georges Simenon et Federico Fellini: ces mystérieuses synchronicités...* (pp. 83-100; il suo *Simenon e Fellini. Corrispondenza/Corrispondenze*, Roma, Anicia, 2018, è recensito da F. Zanelli Quarantini alle pp. 161-163 di questo numero di "Francofonia"). Dalla Palma d'Oro attribuita nel 1960 a *La dolce vita* dalla giuria del Festival di Cannes, presieduta da Simenon, all'intervista che il regista di *Casanova* rilascia allo scrittore nel 1977, ripercorriamo la storia di un'amicizia che si nutre di ossessioni e interessi comuni: la malattia e la morte, il femminile e il sogno. Marina Geat sottolinea in particolare l'influsso esercitato dallo psicanalista Ernst Bernhard e da Roberto Bazlen, traduttore di Jung, sul progetto editoriale di Roberto Calasso, anch'egli amico di Fellini. Questa intermediazione e la conseguente pubblicazione presso Adelphi, a partire dal 1985, prima di tutti i *romans durs*, poi anche dei Maigret, viene ricordata più volte in altri articoli, così come si torna a più riprese sul successo riscosso, tra il 1964 e il 1972, dagli adattamenti televisivi delle *Inchieste del commissario Maigret* co-sceneggiate da Diego Fabbri, mentre era delegato alla produzione Andrea Camilleri. A proposito di quest'ultimo, B. Alavoine si chiede: *Le commissaire Salvo Montalbano: un Maigret italien?* (pp. 17-32); al di là delle affinità che caratterizzano i due personaggi, l'A. si interroga sul loro diverso atteggiamento nei confronti delle istituzioni e del binomio giustizia/legalità.

Su *Le train de Venise*, uno dei soli tre romanzi di Simenon ambientati – e solo parzialmente – in Italia (gli altri due sono *Chez Krull* e *La cage de verre*, p. 8) si concentra L. Fourcaut avanzando un'interpretazione archetipico-simbolica sensibile ai motivi ricorrenti della colpa e del falso, alle implicazioni edipiche del racconto, ma anche ai richiami a *La morte a Venezia* di Thomas Mann e, in misura minore, a Proust e alla *mise en abyme* della figura dello scrittore, specularità favorita appunto dallo scenario della città lagunare (*"Le train de Venise". Sauter du train en marche ou «le pericoloso sporgersi»*, pp. 67-82). Per cerchie concentriche, da quella familiare a quella criminale, procede la lettura proposta da L. Demoulin di *Un nouveau dans la ville* e soprattutto di *Les frères Rico*, entrambi scritti negli Stati Uniti all'inizio degli anni Cinquanta: i temi delle origini e dell'esilio, della fratellanza e del tradimento – non privi di rimandi autobiografici a Christian, il fratello di Simenon compromesso con il nazismo – vengono analizzati in quanto componenti di un'italianità complessa (*La double filiation des Italiens d'Amérique dans les «romans durs» de Simenon*, pp. 49-66).

E in termini di storia del libro che M. Biggio e A. Derchi ripercorrono la fortuna di Simenon nel nostro paese, tramite una carrellata sulle *Couverture simenoniennes* (pp. 33-48) che va dalle illustrazioni *art déco* delle prime pubblicazioni sotto pseudonimo alle fotografie d'autore commissionate da Fayard e riutilizzate nei «Libri Neri» che fanno conoscere Maigret ai lettori italiani, dalla grafica delle varie collane Mondadori, compresi i disegni di Monicelli e Pintér,

fino alle riproduzioni di dipinti selezionate da Adelphi. Per quanto concerne l'attualità della ricezione italiana, M. Testa, autore dell'atipica biografia-inchiesta *Maigret e il caso Simenon* (Roma, Biblioteca del Vascello, 1994), e M. Wenger illustrano la genesi, il consolidarsi e il progressivo internazionalizzarsi del blog *www.simenon-simenon.com*, una piattaforma a carattere più giornalistico che accademico, duttile e costantemente aggiornata (*"Simenon-Simenon", quand une bio-bibliographie se construit en ligne*, pp. 139-152). Il contributo di H. Sheeren verte invece sulla *Présence ou absence de Simenon dans le contexte scolaire italien* (pp. 119-138). Un'attenta ricognizione delle antologie e dei manuali adottati nelle scuole medie e soprattutto nei licei italiani, ma anche degli audio-libri, conduce Hugues Sheeren a osservare che la modesta eppure significativa presenza di Simenon nei programmi scolastici – anche in quelli di letteratura italiana, in qualità di ampliamento comparativo – si limita ai romanzi che hanno per protagonista Maigret, senza che alcun titolo in particolare risulti privilegiato e con la tendenza a sfruttare uno stile facilmente *didactisable* (p. 132) ai fini dell'apprendimento linguistico ma a scapito delle qualità prettamente letterarie. Pur con qualche eccezione, come il *romanzo francese del Novecento* a cura di S. Teroni (Laterza, 2008), dove Simenon è oggetto di una trattazione congrua nell'economia del volume, lo scrittore belga rimane nel complesso prigioniero di una visione riduttiva, legata al pregiudizio di marginalità che tuttora grava sul genere poliziesco.

[STEFANO GENETTI]

Alain Robbe-Grillet, *Entretiens complices*, édition présentée et établie par Roger-Michel Allemand, Paris, Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2018, 204 pp.

La complicité qu'indique le titre est celle qui, dans le laps de temps d'une dizaine d'années, s'est instaurée entre Roger-Michel Allemand et Alain Robbe-Grillet. Une complicité d'écrivain à critique, qui s'avère dans une collaboration tournée vers la diffusion informée d'une œuvre souvent méconnue. Rien à voir avec la complicité que Robbe-Grillet eut par exemple avec Jérôme Lindon, à laquelle se mêlaient, comme on le sait, des situations qui ont peu à voir avec la littérature. Allemand, lui, «tombe des nues» lorsqu'il se confronte à certaines déclarations que Robbe-Grillet donna entre 2000 et 2001, et il décide que le moment est venu de cesser de fréquenter sa maison. Mais, entre temps, il avait pu recueillir cinq interviews tournant autour de certains problèmes centraux de son œuvre. À la lecture, on est frappé par la cohérence de chacune d'entre elles: ainsi, «Autobiographie» (1991), publiée avant la parution du dernier volet, déjà programmé, des *Romanesques* (*Les derniers jours de Corinthe*, 1994), explore les notions de vérité et de sincérité, des concepts problématiques envers lesquels Robbe-Grillet déclare son extranéité. Sans jamais le nommer, il montre ainsi d'adhérer au concept ricœurien d'«identité narrative» sans se priver de le porter à ses extrêmes conséquences. «Rencontres» (1999) ne traite qu'au début de ses entrevues avec des personnes vivantes: les véritables rencontres qui marquent un écrivain sont constituées par la fréquentation des livres. On y lira alors l'importance qu'ont revêtu Gide et Kafka. Si l'un est reconnu comme un des devanciers des Nouveaux Romanciers (il suffit de relire ce qu'en dit Sarraute dans *L'ère du*